

MARIE VAREILLE DÉSENCHANTÉES

ROMAN




CHARLESTON

MARIE VAREILLE

DÉSENCHANTÉES

La disparition de Sarah Leroy, quinze ans, a bouleversé la petite bourgade de Bouville-sur-Mer et ému la France entière. Dans chaque foyer, chaque bistrot, on élaborait des hypothèses, mais ce qui est vraiment arrivé, personne ne l'a jamais su.

Vingt ans plus tard, Fanny revient sur les lieux de ce drame qui a marqué sa jeunesse. Et c'est tout un passé qu'elle avait préféré oublier qui resurgit... Car l'histoire de Sarah Leroy, c'est aussi un peu la sienne, et celle d'une bande de filles qui se faisaient appeler les « Désenchantées ». Une histoire qui a l'odeur des premières cigarettes et du chlore de la piscine municipale, des serments d'amitié et surtout, des plus lourds secrets.

Avec finesse et un vrai sens du suspense, Marie Vareille met à nu les rouages de l'amitié féminine dans un roman d'apprentissage captivant et rempli d'émotion.

**« UNE FOIS DE PLUS, MARIE VAREILLE NOUS
LIVRE UN ROMAN ABSOLUMENT INCROYABLE.
CE RÉCIT EST BRILLANT, INTELLIGENT,
ÉPATANT, PERCUTANT. »**

Pascale, de @entredouxpages

ISBN : 978-2-36812-803-9 19,90 € Prix TTC France



9 782368 128039

Rayon : Littérature française
Design : Raphaëlle Faguer
Photographie © Trevillion Images



CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

LES LECTRICES ONT AIMÉ !

« Entre suspense, roman journalistique et féminisme. Un livre fort, qui vient nous chercher. Il faut le découvrir, le lire, le savourer. »
Louise, de @livresse_delire_delivre

« L'écriture de Marie a quelque chose de magique, elle a ce don, ce pouvoir de me transporter hors du temps. Je suis toujours bluffée par les personnages qu'elle imagine, ils sont toujours bien travaillés, quel talent ! »
Joanna, de @joanna_in_books_wonderland

« Marie Vareille nous offre une nouvelle histoire prenante et pleine de rebondissements. Ce livre est un coup de cœur. Les personnages sont très attachants et l'écriture de Marie Vareille permet vraiment de transmettre leurs émotions. »
Magdalena, de @triple_l_de_mag

« Je suis passée par toutes les émotions en lisant ce roman, du rire aux larmes, à la colère. Certains passages sont absolument révoltants et prennent aux tripes. On se sent concerné par les personnages et touché par leur histoire. Le texte est d'une intensité incroyable et marque les esprits. »
Laura, de @laurasreadings

« Je me suis pris une claque en lisant ce roman. J'ai été bousculée par les mots de Marie Vareille ! Les personnages sont créés de façon qu'on arrive à se mettre dans leur peau sans jamais avoir vécu leur histoire. »
Caroline, de @cacobouquine

« Entre secrets du passé et vérité du présent, Marie Vareille démontre sa capacité à nous surprendre et à se renouveler tout en gardant son incroyable don pour nous émouvoir. C'est une histoire où les femmes sont à l'honneur. Le lecteur sera immédiatement happé par cette intrigue addictive, sensible et universelle. »
Léa, de @leatouchbook

« Quel bonheur de retrouver la plume de Marie Vareille ! L'autrice nous transporte dans une histoire passionnante, où l'amitié, les mystères, les émotions fortes sont au rendez-vous. Marie Vareille parvient à apporter énormément d'originalité grâce à une enquête très bien menée, surprenante, et maîtrisée du début à la fin. »

Clélia, de @cherlecteurvirgule

« Ce roman est un vrai page-turner ! Il traite de thématiques bouleversantes qui m'ont touchée et m'ont fait m'attacher aux personnages. J'ai passé un excellent moment en compagnie de ces femmes qui sont liées par un secret que j'étais très loin d'imaginer ! »

Émilie, de @leslivresdemilie

« J'ai été séduite une fois de plus par la plume délicate et sincère de Marie Vareille. J'aime ses mots, j'aime ses phrases. Chaque page est un délice. Un immense merci à Marie Vareille de me transporter à chaque roman. »

Candice, de @madame.bovarysme

« Marie Vareille ne laisse pas de place à l'à-peu-près, tout est millimétré, savamment orchestré, chaque détail est pensé intelligemment pour un final bluffant. Marie Vareille a ce don d'écrire des histoires qui emportent et qui nous font tourner les pages frénétiquement, parce que l'on veut savoir. »

Angélique, de @mme_chacha_lit

« Un roman comme un trésor à découvrir. Marie Vareille instille sororité et nostalgie dans ce nouveau roman intrigant et passionnant. Un roman haletant impossible à lâcher ! »

Camille, de @leschamoureux

« Dès les premiers mots, nous sommes happés par l'histoire. Les pages se tournent à toute vitesse, il est difficile de poser son livre car on a envie de connaître le fin mot de l'histoire. »

Cindy, de @_enlivresque_

« Quelle lecture ! L'écriture de Marie Vareille est entraînante, efficace, belle. Tout est bien ficelé, c'est addictif, c'est fort. Un beau roman qui mêle intrigues, secrets, mystère, amitié, famille et sororité ! »

Mélany, de @readingbook__

« Ce livre m'a tout simplement conquise ! Un coup de cœur énorme pour l'intrigue de ce livre. La manière dont Marie Vareille guide le lecteur entre le passé et le présent est magique. Les différents points de vue des personnages qu'on va suivre, le mélange passé/présent forment un combo parfait. »
Ilinca, de @lectio.academias

Pour en savoir plus sur les Lectrices Charleston,
rendez-vous sur la page
www.editionscharleston.fr/lectrices-charleston

DÉSENCHANTÉES

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2022
10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée-Buffon
75015 Paris – France
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-803-9

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur la page Facebook :
www.facebook.com/Editions.Charleston et sur Twitter @LillyCharleston

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Marie Vareille

DÉSENCHANTÉES

Roman



*À toutes mes amies, pour leur présence et leur soutien
au fil des années, et tout particulièrement :
à Diane, qui a illuminé mon enfance de son extraordinaire
fantaisie, de son imagination débordante
et de son humour ravageur.
à Pauline, qui m'appelle tous les mardis,
qui envoie les plus beaux mails d'anniversaire
et qui a toujours fait preuve d'une fiabilité sans faille.*

« Celui qui n'est plus ton ami ne l'a jamais été. »
Aristote

*« Tu ne sais jamais à quel point tu es fort,
jusqu'au jour où être fort reste la seule option. »*
Bob Marley

SARAH

LES GENS QUI T'EXPLIQUENT QU'AVANT DE MOURIR tu vois défiler tes souvenirs ne sont clairement jamais morts. Moi, la seule chose que je vois défiler, c'est un faux plafond en liège, des néons blafards et des silhouettes en blouse qui me poussent à toute vitesse vers un ascenseur en hurlant des mots que je ne comprends pas. Des souvenirs, je n'en ai plus. On ne ressasse pas le passé quand on n'a plus d'avenir. Crois-moi, j'aimerais qu'ils défilent, ne serait-ce que pour gagner un peu de temps avec toi. J'aimerais revoir mon enfance sur un écran, en sépia, peut-être avec des sauts et des grésillements comme si le film de ma vie avait été tourné en 1930. Ça s'appellerait « Souvenirs de Sarah, l'histoire d'un mensonge ». Apportez le pop-corn, éteignez les lumières.

Mais non. Rien. Cerveau en pause. Terreur. Aucune image qui remonte. Une seule chose compte : maintenant. L'instant présent. Première fois de ma vie que je saisis vraiment ce concept. Je le contemple avec étonnement alors qu'il s'écoule entre mes doigts, chaque seconde, un grain de sable, une goutte d'eau salée. Un morceau d'océan, précieux, insaisissable. Quelques minutes de futur, voilà tout ce qu'il me reste. Et tu ne connaîtras jamais la vérité. Ma vérité.

Entrée dans l'ascenseur.

Je vais devenir un fait-divers. Il faut croire que c'était ma destinée. On parlera de moi dans les dîners, entre le fromage et le dessert. « Tu te souviens de Sarah ? » Je serai un frisson dans le dos de mes connaissances. Un mauvais souvenir. La preuve désagréable par A + B que ça n'arrive pas qu'aux autres.

Sortie de l'ascenseur. Je vomis sur la blouse rose.

Je n'ai jamais connu la peur, la vraie, avant cet instant.

One. Two. Three. Mon corps, balancé sur une table d'opération. Un sac de linge sale. Déjà un cadavre.

Je n'ai jamais connu la douleur, la vraie, avant cet instant.

Achevez-moi. Qu'on en finisse. Être morte ne peut pas être pire que ça.

Les voix se brouillent, lointaines. Dans mon dos, une sensation de métal glacé. J'entends les mouettes, le fracas des vagues. Sur ma peau l'humidité et le sel.

Un dernier grain de sable roule entre mes doigts. Une dernière pensée pour toi.

The end.

J'aurais préféré mourir dans ma langue maternelle.

*

FACE A :
LES DÉSENCHANTÉES

Document de travail
Affaire Sarah Leroy – année 1992

Nous avons toutes une part de responsabilité dans ce qui est arrivé à Sarah Leroy. J'y ai moi-même participé, même s'il m'a fallu vingt ans pour comprendre et accepter le rôle que j'ai joué dans cette histoire. Je ne vous dévoilerai pas mon identité, ce n'est pas le but de ma démarche et, de toute façon, je ne veux pas qu'on imagine que je révèle la vérité pour me dédouaner, accuser les autres plutôt que moi, ou même simplement pour me mettre en avant. Il me semble que la vérité doit être écrite quelque part. Pour nous, pour Sarah, et peut-être pour vous. Pour qu'enfin, à défaut d'un pardon quelconque, nous arrivions à vivre avec ce que nous avons fait.

Même si tout le monde pensera probablement le contraire, à l'époque, nous avions une morale. Pas le genre de morale à nous empêcher de mentir à la police, à nos familles, voire à nous-mêmes. Le genre de morale qu'on s'invente quand on a quinze ans et qu'on ne s'est pas encore résigné à l'absence totale de justice en ce bas monde. C'est au nom de cette morale que je vous écris aujourd'hui, vingt ans, donc, après les événements.

La photo qui accompagne ces pages a été prise quelques jours avant la disparition de Sarah Leroy. De gauche à droite, vous pouvez voir Angélique, qui, Dieu sait, n'avait rien d'un ange, Morgane, qu'on qualifierait aujourd'hui de « haut potentiel », Jasmine, charitablement renommée « la fille de la femme de ménage » dans les journaux et le rapport de police, et Sarah

Leroy. À moins que vous n'ayez passé les vingt dernières années à hiberner dans un igloo au Groenland, il est de toute évidence inutile de présenter Sarah Leroy.

Je sais que vous aimeriez savoir qui je suis, mais en réalité, cela n'a aucune importance. Nous sommes une entité, nous sommes les « Désenchantées ». De la même manière qu'en grammaire comme dans la vie, le masculin l'emporte sur le féminin, dans notre histoire, le « nous » a toujours supplanté le « je », et c'est pourquoi je m'autorise à écrire en notre nom à toutes.

Personne ne peut s'attendre à ce que qui que ce soit se rappelle aujourd'hui avec une fiabilité absolue ce qu'il s'est passé l'été de la disparition de Sarah Leroy. Pour ma part, j'ai sorti du grenier la semaine dernière la pile de cahiers Clairefontaine à spirales que j'utilisais pour écrire mon journal intime, un exercice auquel je me suis livrée quotidiennement ou presque, depuis la sixième et jusqu'à la fin de mes études. J'ai relu tout ce qui se rapportait à la période qui nous concerne.

Mais commençons par le début.

Sarah Leroy n'a pas croisé Angélique pour la première fois en classe de seconde B au collège-lycée Victor-Hugo. Elles ne se sont pas naturellement détestées au premier regard parce que « tout les opposait », comme cela a été affirmé dans les médias quand Angélique a été placée en garde à vue. Angélique et Sarah se sont rencontrées dans un cimetière quand elles avaient sept ou huit ans. Et sans doute ne se seraient-elles en effet jamais rapprochées si cette première rencontre s'était faite dans d'autres circonstances. Il est vrai qu'elles n'avaient rien en commun. Par cela, j'entends que Sarah était une fille de bourgeois tandis que les parents d'Angélique étaient endettés jusqu'au cou. Les cimetières sont toutefois des terrains neutres et générateurs d'empathie, raison pour laquelle elles ont pu faire connaissance sans idées préconçues. Contrairement à Angélique, Sarah avait une bonne raison d'être dans le cimetière de Bouville-sur-Mer ce jour-là : on y enterrait sa mère. Angélique, quant à elle, était là parce que, je cite, « elle adorait les cimetières ». Personnellement, j'aurais jugé ce hobby plutôt inquiétant, mais Sarah ne s'en est pas formalisée.

Sarah était dans cette phase du deuil qu'on appelle le déni. Elle sortait du sommeil tous les matins, persuadée d'avoir fait un

mauvais rêve, tout étonnée d'être réveillée par la sonnerie stridente du réveil plutôt que par les bras chauds de sa mère. Son père, Bernard Leroy, a dû la traîner en pleine crise de nerfs à la messe funéraire. Elle sanglotait si fort qu'on n'entendait pas le prêtre. Sa grand-mère s'est résignée à la sortir de l'église et Sarah est partie en courant. Ses pas l'ont spontanément emmenée au cimetière. Si vous n'êtes jamais allés à Bouville-sur-Mer, sachez que ce cimetière existe encore. Il est perché en haut d'une falaise blanche qui tombe à pic dans la Manche, pas très loin du cap Gris-Nez. Les jours de beau temps, on voit jusqu'en Angleterre.

Assise en tailleur sur une pierre tombale, à côté d'un mausolée recouvert de mousse, Angélique portait un ciré jaune trop grand pour elle. Le premier sentiment que Sarah a ressenti à l'égard d'Angélique a été une jalousie violente, comme un coup de poing dans le ventre, à l'idée que la mère d'Angélique avait dû lui crier de se couvrir avant de partir. Certaines personnes avaient encore une maman aimante qui se préoccupait de leur éviter une broncho-pneumonie. Pas Sarah. La vie était trop injuste. Sarah allait cependant vite apprendre que les parents d'Angélique n'étaient pas du genre à se préoccuper de choses aussi bassement futiles qu'une broncho-pneumonie. Mais sur le moment, ce ciré d'adulte lui est apparu comme le symbole de l'amour immense qui venait de lui être arraché. Ses larmes ont redoublé. De rage, elle a lancé un caillou en direction de cette inconnue qui ne connaissait pas sa chance. Angélique s'est retournée. Elle a examiné longuement Sarah tandis que celle-ci sanglotait. Puis, elle s'est levée de sa pierre tombale, l'a prise dans ses bras et l'a serrée très fort contre elle. Elle sentait la mer et le chocolat chaud. Sarah a senti sa respiration s'apaiser. Elle est restée un long moment dans les bras de cette petite fille qu'elle ne connaissait ni d'Ève ni d'Adam et qui était néanmoins la première à lui apporter un semblant de réconfort.

— Qui est mort ? a demandé Angélique en parcourant du regard la robe et les collants noirs de son interlocutrice.

— Maman, a murmuré Sarah.

— Oh. Désolée.

Un silence s'est installé, puis Sarah a balbutié entre deux sanglots :

— Sais-tu qui était la première femme à traverser la Manche à la nage ?

Angélique a secoué la tête. Elle ne voyait pas le rapport.

— Gertrude Caroline Ederle, en 1926. Une Américaine. Elle est partie du cap Gris-Nez et est arrivée à Douvres en quatorze heures et trente et une minutes. Elle a battu le record du monde masculin de l'époque d'une heure cinquante-neuf. C'est Maman qui m'a raconté ça. Elle savait tant de choses intéressantes.

Bien qu'elle n'ait pas trouvé l'information particulièrement passionnante, Angélique a hoché la tête, impressionnée par cet étalage de culture aussi inutile qu'étrange compte tenu des circonstances. Elle a ensuite pris la main de Sarah et l'a regardée avec grand sérieux.

— Je suis désolée, la vie est vraiment atroce, surtout pour les filles. La seule solution, c'est la solidarité, c'est Fanny qui me l'a dit.

— C'est qui Fanny ?

— Ma grande sœur.

Sarah n'avait pas la moindre idée de ce que le terme « solidarité » signifiait, mais il sonnait comme une succession de notes de musique, une gamme pleine d'espoir dont elle avait bien besoin en ces temps difficiles, elle a donc proposé à Angélique :

— Tu pourrais venir avec moi à l'enterrement ?

— Oui, carrément ! s'est exclamée celle-ci, comme si on venait de lui proposer d'aller manger une glace.

Angélique était enchantée de cette opportunité de peut-être voir un mort en vrai. Elles sont donc toutes deux allées se poster à côté du trou de terre fraîche préparé pour accueillir le cercueil. Elles ont patienté en silence. Angélique essuyait de temps en temps les larmes de Sarah avec un mouchoir en papier usagé trouvé au fond de la poche de son ciré. Puis les cloches se sont mises à sonner et le cortège gris des membres de la famille, précédé du cercueil, est entré dans le cimetière comme un vol de corbeaux lugubres.

— C'est trop triste, je te prête mon Walkman, a chuchoté Angélique, je l'ai volé à ma sœur.

Sans attendre la réponse de Sarah, elle a plaqué son casque sur les oreilles de sa nouvelle amie et a monté le volume au maximum.

Et c'est comme ça que tout a commencé : Angélique, attifée d'un ciré jaune comme un soleil qui lui arrivait aux chevilles, tenant la main de Sarah, sidérée de chagrin, le tout avec *Sensualité* d'Axelle Red en musique de fond.

AUJOURD'HUI, FANNY

LA MAIN CRISPÉE SUR SON TÉLÉPHONE, Fanny relut pour la centième fois le texto qu'elle venait de recevoir.

Numéro inconnu. 9 h 43.

Maman est morte hier.

Enterrement mardi 10 h.

Fanny n'avait pas parlé à sa sœur depuis des années, mais elle savait que le message ne pouvait provenir que d'Angélique. Elle leva lentement la tête. À travers la vitre de son bureau, elle voyait ses collègues s'agiter dans l'effervescence matinale. *Maman est morte.* Quand l'avait-elle vue pour la dernière fois ? Pour le troisième anniversaire d'Oscar, il y a plus de neuf mois. Marie-Claire avait proposé de prendre son petit-fils une semaine l'été suivant et Fanny avait failli éclater de rire. Puis, quand elle avait compris que la proposition était sérieuse, elle avait refusé poliment. Elle ne savait même plus quel prétexte elle avait invoqué. Elles s'étaient disputées et ne s'étaient pas rappelées. Ses mains tremblaient. *Maman est morte.* Elle aurait voulu demander ce qu'il fallait faire. Parler à quelqu'un,

peut-être ? Non. On ne mélange pas travail et vie privée. Les collègues de Fanny n'étaient pas ses amies. Encore moins depuis qu'elle avait été promue rédactrice en chef adjointe du magazine et qu'elle était pressentie comme future directrice éditoriale du *online*.

Elle avait besoin d'un café. Elle posa son téléphone avec précaution sur son bureau impeccablement rangé, comme un objet brûlant susceptible d'exploser à tout instant. Elle traversa l'open space avec la curieuse impression d'avancer au ralenti dans un aquarium au son du cliquetis des claviers.

— Carabosse va récupérer le *online*, c'est sûr, elle va virer la moitié de l'équipe.

La phrase lui arriva bien distincte, comme un boomerang en plein dans les dents. Une discussion de machine à café comme une autre, dont elle était manifestement l'objet. Sa mère était morte et ses collègues la surnommaient « Carabosse ». Merci et bonne journée à vous aussi.

La conversation entre Nathalie et Jeanne cessa, bien entendu, à l'instant où elles remarquèrent sa présence. Fanny, l'air de rien, appuya sur le bouton « expresso sans sucre » et attendit que le gobelet se remplisse. Une odeur légère et plutôt agréable de panique et de café envahit l'atmosphère. Fanny repartit s'enfermer dans son bureau sans leur adresser la parole – ce n'est pas comme si elle avait du temps à perdre avec ce genre de commérages. Et puis, sa mère était morte, ce qui, objectivement, était tout de même plus grave que de se faire traiter de sorcière par deux collègues jalouses.

Quelques minutes plus tard, elle se rendit toutefois aux toilettes et s'observa dans la glace. Elle n'avait pas grossi. Elle maintenait son IMC en dessous de 19 depuis des années. Carabosse était-elle grosse ? Sans doute pas, mais elle devait être moche. Toutes les sorcières étaient moches. Elle examina son dos, droit, ses yeux noisette communs, mais agrandis par un maquillage précis et délicat, sa peau lisse, sa robe parme si bien coupée. Rien, dans le reflet du miroir, qui fasse penser de près ou de loin à une sorcière.

L'insulte ne pouvait pas faire référence à son physique. C'était, Dieu merci, sa personnalité qu'elles attaquaient. Elle haussa les épaules. Certes, Fanny n'était ni douce, ni particulièrement bienveillante, faute de temps, principalement, mais de là à la traiter de sorcière... Ambitieuse, rigoureuse, professionnelle auraient été des termes plus adaptés.

Elle retourna à son bureau et, au moment où elle allait se mettre au travail, son téléphone, qu'elle n'avait pas osé retoucher depuis la lecture du texto, sonna. Fanny décrocha. Convocation d'urgence au collège de Lilou, sa belle-fille. Fanny essaya de savoir de quoi il retournait, demanda si c'était possible de décaler ce rendez-vous la semaine suivante, mais la CPE invoqua une urgence.

— Laissez-moi réorganiser ma journée, soupira Fanny.

Elle avala son café d'un trait et briefa l'assistante (Audrey ? Ambre ? Elle n'arrivait jamais à se souvenir) sur les changements à effectuer dans son agenda. Un quart d'heure plus tard, elle repartait vers le métro. *Maman est morte*. Elle penserait plus tard à ce texto. Elle répondrait ce soir, elle demanderait à Esteban. Esteban était toujours de bon conseil. En attendant, il fallait occulter cet événement et gérer cette journée, de toute évidence, de merde. Elle ferma les yeux, inspira et s'imagina passant une main affectueuse dans les cheveux d'Oscar. Quand elle angoissait, quand elle sentait sa respiration s'accélérer, il lui suffisait de s'imaginer serrant contre elle son petit garçon, humant son odeur de savon pour bébé, sa joue tiède et toute douce. Elle sentit la tension se relâcher. Il ne fallait surtout pas qu'elle commence à penser à Angélique. Ce n'était pas le moment de paniquer.